Tout de noir vêtu, j'étais caché derrière un arbre et je guettais l'apparition de la récente conquête de Baptiste Lavergne, alias Bat, alias Crapaud, alias Belz, mon copain depuis toujours, douze ans, un mètre quatre-vingt-deux (ce qui est hors normes à son âge), et je m'attendais à tout moment à voir surgir Dita, un vampire, un fantôme, une adoratrice de cimetière.

Comment reconnaître quelqu'un qu'on n'a jamais vu, jamais entendu ? Telle était la question absurde que je me posais.

Mais il faut raconter tout, depuis le début, tout ce qui s'est passé au cours de ce week-end d'enfer.

Le mercredi précédant ce week-end mémorable, Baptiste me téléphona et me supplia de venir chez lui parce qu'il avait à me parler de toute urgence. Cependant, alors que je m'inquiétais de son insistance, il me précisa : « Ça va, il n'y a pas mort d'homme », phrase qui me fit sourire car elle n'était pas de lui et je savais bien qui la lui avait inspirée. J'acceptai aussitôt, trop heureux d'échapper quelques heures à ma famille nombreuse et de croiser, peut-être, celle qui fut ma déesse, mon obsession, l'incarnation de la beauté sur cette terre, la grande sœur de Baptiste.

– Angelica sera là ? osai-je demander.

– Parle pas de malheur, fut sa réponse.

Et, en effet, à ma grande déception, celle qui, certains soirs, m'empêchait de trouver le sommeil était absente.

Baptiste me fit entrer dans sa chambre et ferma

scrupuleusement la porte, alors que nous étions seuls dans l'appartement, puis il s'effondra sur son lit, terrassé par une fatigue terrible. Il avait très mauvaise mine.

– T'as vraiment une sale tronche en ce moment, lui dis-je avant de regretter mes paroles.

Baptiste n'accorda aucune attention à ma remarque et ferma les yeux, ce que je trouvai passablement énervant. Pourquoi m'avoir demandé de venir si c'était pour me faire assister à sa sieste ? Je n'eus pas le temps de creuser cette question. Il se redressa soudain, prit une profonde inspiration et s'expliqua sur un ton tragique.

Ses parents, Elizabeth et Michel Lavergne, avaient accepté, pour la première fois, de confier leur fils Baptiste à leur fille Angelica et de s'autoriser un long week-end au Maroc. Soit Baptiste acceptait, soit il devrait passer le week-end chez sa grand-mère paternelle.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

Selon moi, la question ne se posait pas. Angelica valait beaucoup mieux que la grand-mère paternelle qui adorait son petit-fils, le couvrait de cadeaux et de baisers, manifestant clairement sa préférence car, disait-elle, il était le portrait tout craché de son fils

unique, ce qui était absurde, Michel Lavergne ne ressemblant pas du tout à un géant maigre de douze ans. Néanmoins, je gardai cet avis pour moi.

– Et toi, t'en penses quoi ?

– De toute façon, je veux pas aller chez ma grand-mère.

– Et alors ?

– Angelica a juré qu'elle s'occuperait parfaitement de moi parce qu'elle a dix-sept ans ! Tu parles !

– Et alors ?

– Elle a gagné ! Ils ont dit oui. Ils ont pris deux billets d'avion pour ce week-end. Ils veulent fêter leurs trente ans d'amour au bord d'une piscine du Maghreb. Une idée de ma mère.

– Et où est le problème ? C'est pour ça que tu m'as fait venir ? m'exclamai-je tandis que Baptiste me regardait, désespéré.

– Ça me rend malade et j'espère que mes parents vont le comprendre sans que j'aie besoin de leur faire un dessin, conclut Baptiste avant d'être saisi de frissons et de se glisser sous la couette.

Je fis mine d'être solidaire sans comprendre en quoi pouvait bien consister l'horreur d'avoir à passer trois nuits et deux jours complets en compagnie d'Angelica.

Angelica. Dire son nom, écrire son nom. Angelica. Toutes les grandes sœurs devraient s'appeler Angelica.

Comme Baptiste ne disait plus rien, je lui fis part de mes réflexions :

– Ça ne m'étonne pas du tout que ta mère ait envie de partir. Elle a déjà repeint sa cuisine dans un bleu de publicité pour croisières dans les îles. Elle n'est peut-être pas très sûre d'Angelica, mais elle est très sûre de vouloir partir.

Malgré son regard fiévreux, Baptiste sourit puis il essaya, pour calmer son inquiétude incompréhensible, de se raccrocher à quelques souvenirs agréables avec Angelica.

– J'en trouve aucun, m'avoua-t-il.

Pour le rassurer, j'établis une liste de questions dont les réponses, à mon avis forcément affirmatives, devaient prouver à Baptiste qu'il avait tort de s'inquiéter.

Angelica lui avait-elle donné le biberon quand il était bébé ?

Non, répondit Baptiste, catégorique.

Pas une seule fois ?

Pas une seule fois.

L'avait-elle emmené au cinéma ?